

Le Crime du Grand-Marais

Béatrice Bellanger & Jacques Bellanger

De Béatrice Bellanger

Recueil historique

L'histoire à travers les menus faits divers
à Vertou jusqu'aux années 20 2012
(*Recueil de Faits divers de 1889 à 1920*)

De Jacques Bellanger

Roman policier

Le Puzzle de Dan Alaric- 2010 - 2011
Note Finale pour le Mythe du Mûrier 2011
Énigme Rue Saint-Just 2012

Nouvelles fantastiques

Chroniques Extraordinaires tome 1- 7 Nouvelles 2011
Chroniques Extraordinaires tome 2 -8 Nouvelles 2011

Roman historique

Saint-Nazaire M'a Dit 2012
Histoires de Papa -tome 1 -2 Nouvelles 2013

Béatrice Bellanger & Jacques Bellanger

**Le Crime du
Grand-Marais**

Une affaire criminelle survenue
à Saint-Nazaire en 1903
Inspirée de faits réels.

Roman Historique/Policier

Les Deux Plumes - Collection
(Jacques Bellanger Éditions)



Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN :

979-10-90323-40-7

© 2013 BELLANGER JACQUES

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre

Achévé d'imprimer en décembre 2013

Imprimé en France

Tous droits réservés– Dépôt légal /BNF

L'histoire relate l'enquête sur l'assassinat et le procès resté célèbre durant la première partie du XXe Siècle, mêlant les personnages et les événements réels à quelques fictions pour le besoin de ce roman qui prend pour toile de fond un épisode de 1903 de l'histoire de Saint-Nazaire et sa région.

M L. accusé d'homicide sur la personne de Mme Veuve D. trouvée morte le 12 mai 1903, le corps enfoui dans un marécage de la banlieue de Saint-Nazaire, Loire Inférieure.

L'opinion publique a toujours été très divisée...

Béatrice et Jacques Bellanger.

Le Crime du Grand-Marais

Le Crime du Grand-Marais

Acte 1

- Un Crime dans le Grand-Marais.

- Une Mystérieuse Découverte.

Saint-Nazaire, le 12 mai 1903, le forgeron Lardeau avait rejoint ses amis Le Drain et Boucher, chez le Morin comme ils disent, en fait, le café de la Briandais à l'angle de la rue Villès-Martin. Il était huit heures trente. Ils attendaient avec impatience le petit Félicien, le fils du tenancier qui revenait de la gare. Félicien était chargé tous les matins de récupérer les journaux que les clients du dernier express avaient jetés la veille au soir dans les poubelles de la salle des pas perdus. Bien sûr, il ne récupérait que les moins abîmés. Le chef de gare, de temps en temps, lui en mettait de côté.

Ce matin-là, les habitués virent Félicien arriver avec seulement deux journaux du 11, le Gaulois et le Figaro. Il se fit rabrouer par son père qui lui disait qu'il avait mal fait son travail. Félicien, avant même de répondre, avait déjà reçu une claque sur la tête.

Le forgeron Lardeau était un homme à la voix aussi forte que ses mains. Il prit la défense du petit en lançant,

— Morin, cela te dirait de recevoir la mienne ! Laisse le petit. Nous sommes mardi et tu sais bien que le lundi soir le train est vide.

Morin qui ne voulait pas perdre la face cria,

— N'y a pas les journaux du dimanche.

— Mais Papa...

— Ne dit rien, sinon...

Il avait déjà levé son bras prêt à asséner un coup sur le petit lorsqu'il sentit son bras se lever en éprouvant un serrement sur le poignet.

Il tourna la tête et vit la grosse pogne de Monsieur Lardeau sur son poignet. Avec un petit sourire, le forgeron fit entendre un petit claquement de lèvres lui intimant l'ordre de ne pas continuer.

Léon Boucher avait pris le Gaulois, c'était son préféré. Il aimait surtout la rubrique faits divers.

— Écoute Lardeau, il y a un article sur le crime de la rue Chalgrin. Tu sais la demi-mondaine, Berthe de Brienne, tu ne vois pas de qui je parle, ce n'est pas grave. Ils en parlent dans le journal.

Bon, je te résume. Elle a été assassinée. Le Commissaire Hamard, le chef de la Sûreté, a déjà un suspect, un Anglais. Il le fait rechercher dans les ports. Il est peut-être ici à Saint-Nazaire. Chez nous on a jamais de crime, alors peut-être un assassin... Je vois que cela ne t'intéresse pas plus que cela. Morin, tu me garderas l'article.

Morin répondit distraitement tout en se frottant le poignet tout violacé de l'étreinte du Forgeron.

— Lardeau, tu aurais pu me broyer le poignet. Tu es un dingue.

Toujours avec son sourire aux lèvres, il regarda son interlocuteur,

— Comment cela Morin, tu n'aimes pas quand on te câline. Remets-nous deux gros plans et un muscadet, pour Le Dandy. Et puis..., après, j'irai promener Filou. Hein mon Filou, on va faire notre petit tour.

L'épagueul breton, couché aux pieds de son maître, remua la queue en relevant le museau.

Le Drain s'était habitué au surnom que ses amis lui avaient attribué. Cela venait qu'un jour il aurait glissé un mouchoir en guise de pochette dans la pochette haute de son veston du

dimanche, ou de se vêtir lors du bal du 14 juillet, à la manière de certain Dandy.

Léon Boucher regarda son ami et lui demanda s'il était intéressé de promener le chien derrière la caserne dans le Grand Marais.

Il lui glissa à l'oreille.

— J'ai quelques pièges à vérifier.

Monsieur Lardeau acquiesça. Puis il regarda la Une du Figaro. L'article qui l'intéressait, c'était celui de la météo.

— Il fait froid partout en France. Écoute dans le Figaro :

« ... éclair, pluie, grêle et tonnerre, hier à Paris, journée horrible pour la saison. Et le baromètre, élevé dans le sud de l'Europe et dans le voisinage des Açores, reste toujours très bas sur nos régions ce qui laisse prévoir que cette série de mauvais temps est loin d'être terminée. En France, les pluies sont d'ailleurs, générales. On signale des orages à Nice, à Lyon et à Toulouse. Quant à la mer, elle est belle sur la Manche, agitée, sur l'Océan. La température s'est sensiblement abaissée. À Paris, le thermomètre marquait hier, dans la

matinée, 8° au-dessus de zéro, et 14° dans l'après-midi. On notait 16° à Nice... »

— Je t'arrête, c'est comme chez nous. On se les gèle.

— Ouais, mais pour la forge, je brûle plus. Alors, je vais faire patienter François pour son portail ou je lui ferais payer le charbon.

Léon Boucher se mit à rire.

— François, celui de la Tranchée... Il préférera attendre. Il a un portefeuille en peau de hérisson.

Le Drain aimait les écouter dégoïser des inepties.

Les trois hommes burent leur verre d'un coup sec.

— Allez Filou, on y va. Tonton Léon Boucher voudrait se promener, n'est-ce pas Le Drain.

La promenade du chien commença le long de la caserne. Léon Boucher avait proposé d'aller voir si ses collets, posés deux jours plus tôt, un peu plus loin dans le Grand-Marais avaient été fructueux.

Léon Boucher était un homme tranquille qui ne travaillait pas beaucoup. Il portait un sac en toile sous son long manteau. Il avait toujours une petite combine pour se faire un peu de monnaie

en ce moment il braconnait le lapin. Il avait une filière avec un homonyme du coin.

Le forgeron Anastase Lardeau le connaissait depuis les bancs de la communale quant à Monsieur Le Drain, il les connaissait seulement depuis plusieurs années. Il n'était le plus volubile des trois.

Filou tirait à droite puis à gauche pendant que les trois amis bavardaient.

Dans la conversation, Anastase Lardeau prévenait Léon Boucher qu'il n'irait pas loin avec sa nouvelle combine et que celle-là lui amènerait sûrement la prison. Léon Boucher riait de bon cœur et expliquait qu'il ne faisait pas de mal. Il faisait simplement un devoir civique en nettoyant le quartier du Grand-Marais.

Le temps de faire le tour de la caserne, Filou avait commencé son marquage de territoire. Il reniflait chaque réverbère.

Ils marchaient depuis dix minutes quand, ils s'engagèrent dans le chemin qui les mènerait dans le Grand-Marais.

Tout en discutant, Monsieur Lardeau détacha la laisse de Filou dans le chemin qui relie la route de Pornichet à la route de Guérande. Léon

Boucher regardait autour de lui faisait un signe pour aller vers la droite, le long des buissons de ronce.

Anastase Lardeau excitait son chien de chasse.

— Cherche mon chien, il le fit cavalier et lança un bois dans une douve puis vers un autre étier.

Le chien s'enfonça dans un buisson puis il courut plus loin. Anastase avait l'habitude de laisser son chien divaguer dans le Grand-Marais, il revenait dès qu'on le sifflait.

Il y avait non loin de là des petites crottes de lapin. Ils en avaient vérifié trois collets quand Filou se mit à aboyer d'une manière inhabituelle.

Monsieur Lardeau et ses compères, intrigués par les cris de l'animal, allèrent à sa rencontre. Monsieur Lardeau et Léon Boucher ne voyant pas le chien se séparèrent le temps de la recherche.

— Filou, qu'est-ce qu'il y a mon chien ? Filou.

Le chien ne cessait d'aboyer et de gémir. On aurait dit qu'il s'était blessé.

Monsieur Lardeau fut le premier à arriver près du fossé où se trouvait le chien. Le chien continuait ses sinistres aboiements.

Monsieur Lardeau descendit dans le fossé et recula d'effroi. Il attrapa son chien et lui remit la laisse. Il venait d'apercevoir une masse dans le fossé. Le temps de reprendre ses esprits et que les frissons s'estompent, il appela Léon et Le Drain.

Une odeur forte de putréfaction émanait du fond de l'aqueduc. Après avoir fait le tour du ponceau, ils aperçurent une forme humaine dans le fossé. L'odeur les prenait à la gorge. Il fallait prévenir la maréchaussée. Ils se mirent à courir en direction de la caserne.

Depuis un moment, on avait prévenu les douanes d'agissements bizarres et de magouilles surtout le soir dans le Grand-Marais. Depuis quelques jours, plusieurs patrouilles en vérifiaient les accès sans pour cela avoir coincé des trafiquants. Ils n'avaient repéré des collets, mais là aussi rien. Ce jour-là, deux douaniers étaient à la recherche des petits braconniers.

Sur le chemin, ils stoppèrent les trois hommes et le chien dans leur élan.

— Pourquoi courez-vous si vite, Messieurs ?

Avant même d'avoir repris leur souffle.